



**HAL**  
open science

## Les questions de rhétorique sont-elles des questions sémantiques ?

Pierre-Yves Raccah

► **To cite this version:**

Pierre-Yves Raccah. Les questions de rhétorique sont-elles des questions sémantiques ? : Réflexions sur une théorie de la signification, informées par des études de sémantique contrastive. *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 2011, 29-30, pp.151-173. halshs-00858222

**HAL Id: halshs-00858222**

**<https://shs.hal.science/halshs-00858222>**

Submitted on 6 Sep 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **LES QUESTIONS DE RHÉTORIQUE SONT-ELLES DES QUESTIONS SÉMANTIQUES ?**

**RÉFLEXIONS SUR UNE THÉORIE DE LA  
SIGNIFICATION, INFORMÉES PAR DES ÉTUDES  
DE SÉMANTIQUE CONTRASTIVE**

Pierre-Yves Raccah

*CNRS, LLL-UMR 7270, Université d'Orléans*

La conviction, typiquement chomskyenne, selon laquelle la maîtrise d'une langue équivaut à la capacité de mettre en œuvre une grammaire<sup>1</sup> n'a peut-être pas été suffisamment prise au sérieux par les linguistes, y compris par les chomskyens eux-mêmes. L'objectif de cet article n'est ni de défendre cette conviction, ni de l'attaquer, mais seulement de montrer ses liens avec différentes conceptions des rapports entre langue, rhétorique et traduction. Ce biais nous permettra de passer en revue quelques unes des différentes conceptions de la rhétorique, de la traduction, de la grammaire, et, finalement, des langues et peut-être même de la pensée humaines. Loin de nous l'idée de prétendre que cette revue s'efforcera d'être objective : nous nous efforcerons, au contraire, de manipuler notre lecteur pour qu'il ou elle accepte qu'une conception... manipulative... de la communication langagière est la seule qui permette d'éviter les paradoxes et absurdités que rencontrent d'autres conceptions, plus 'politiquement correctes' (on l'aura compris, dans ce sens non nécessairement connoté, « manipuler » et « manipulative » renvoient avant tout à un 'faire faire' et pas nécessairement à de mauvaises intentions...). Nous signalerons ce que nous considérons comme les principales conséquences d'une telle conception sur les différentes notions que nous venons d'évoquer, en montrant, pour mieux la 'vendre', que ces conséquences sont intéressantes, pour ne pas dire inespérées.

---

<sup>1</sup> Formulation due à Pierre Steiner (2005), p. 23-24.

Si la maîtrise d'une langue permet à l'homme de croire et de faire croire qu'il manipule des concepts, la maîtrise de plusieurs langues permet de ne pas tout à fait effacer que ces concepts ne sont manipulés qu'à travers la gestion du sens : on sait bien que le monoglotte (espèce très rare, mais pas totalement éteinte) a une tendance irrépessible à considérer comme simple d'esprit toute personne qui ne parle pas sa 'monolange', seul instrument à sa disposition lui permettant de croire qu'il pense... (les hellènes avaient déjà leurs barbares !). On a cru pouvoir simplifier cette relation entre *langue* et *pensée* en assimilant *sens* et *concept*, ce qui impliquait, justement, que l'on ne tînt pas compte du polyglottisme, ni des questions théoriques liées à la traduction, mais rendait beaucoup plus simple le cahier des charges de la sémantique, à condition, toutefois, de ne pas trop demander à la grammaire...

Ces choix, qui pouvaient, jusqu'à il y a une cinquantaine d'années, être défendus comme une tentative de simplification assez radicale, « pour voir si ça marche », et qui ont fait passer le formalisme logique pour une garantie de scientificité, ont fini par renvoyer toutes les propriétés spécifiques des langues humaines à des enjolivures argumentatives, pragmatiques, rhétoriques ou même esthétiques, ne relevant pas de la linguistique. Lesdites enjolivures devenant, fatalement, plus essentielles que ce qu'elles étaient censé enjoliver, cette position simplificatrice est devenue archaïque depuis longtemps, ce qui n'empêche pas bon nombre de linguistes contemporains de la présupposer encore... Si, en outre, on tient compte, par exemple, des phénomènes liés au polyglottisme, des questions théoriques posées par la traductologie, des décalages fréquents entre les propriétés argumentatives des discours et les propriétés logiques des éventuels raisonnements qu'ils sous-tendent, cette position archaïque ne peut plus être argumentée (ce qui n'empêche pas certains de la défendre, mais avec d'autres moyens...).

Après avoir détaillé quelque peu les réflexions que nous venons d'esquisser très sommairement, nous proposerons (et justifierons) quelques idées pour une conception de la communication langagière et pour une conception de la signification et de ses rapports avec l'argumentation et la rhétorique, qui permettent de se passer des simplifications abusives de la linguistique archaïque et d'envisager, notamment, un traitement des phénomènes liés aux rapports entre langues s'appuyant sur une approche théorique contrastive, elle-même fondée sur des observations et des expérimentations empiriques.

Les axes principaux de cet ensemble d'idées peuvent être schématisés comme suit :

- Les discours font construire du sens à ceux qui les entendent et disposent des moyens de les comprendre.
- Les discours mettent en œuvre des unités d'une langue donnée : pour

comprendre un discours dans une langue L, il faut maîtriser la langue L. Cette maîtrise étant généralement acquise, pour l'essentiel, en 18-24 mois par n'importe quel imbécile, exposé uniquement à des discours et des comportements, il est certain qu'il y a *quelque chose* de simple (pour l'être humain) à maîtriser, même si ce n'est pas simple (pour le linguiste) à décrire.

- Les discours agissent (parfois) sur les comportements : si la réaction est liée au sens du discours (et non, par exemple, à l'intensité sonore), un des aspects au moins de ce qui a causé la réaction est lié aux unités de langues mises en œuvre dans le discours.
  - L'auteur d'un discours choisit les unités de langue que son discours met en œuvre dans le but d'obtenir des destinataires la réaction qu'il souhaite (ou une réaction d'un type souhaité) : le locuteur utilise la langue pour manipuler son auditoire (lui faire faire quelque chose).
  - Une telle manipulation a effectivement lieu (même si les résultats ne sont pas toujours ceux escomptés par le locuteur...) parce que l'auditoire ne peut pas *ne pas* construire du sens pour les énoncés qu'il a les moyens de comprendre : les unités de langue utilisées par le locuteur instruisent l'auditeur, 'à l'insu de son plein gré' sur la manière dont il doit construire ce sens (même si elles ne peuvent évidemment pas garantir le résultat de cette construction).

On a vu en détail, notamment depuis Ducrot et les 'ducrotiens', que si c'était sur la construction des concepts et seulement des concepts que les unités des langues humaines instruisaient, de nombreux phénomènes robustes (observables dans différents types de situations) de compréhension resteraient inexplicables, et de nombreux paradoxes devraient hanter la linguistique pour l'éternité. Sans reprendre toute la discussion sémantique, méthodologique et philosophique que cette découverte a suscitée, nous nous bornerons à illustrer ce point de manière à étayer l'idée que, même lorsque elle permet d'accéder à des concepts et à des relations entre concepts, la compréhension d'un discours produit d'abord des *points de vue* et des relations entre points de vue. Nous expliciterons, bien entendu, cette notion de point de vue et montrerons ses rapports avec la notion ducrotienne d'*orientation argumentative* mais aussi avec les notions bakhtiniennes de *voix polyphonique* et de *mots habités*.

Nous montrerons comment la mise en œuvre de cette idée, dans le cadre d'une conception manipulatoire de la communication langagière, permet de concilier et même de réconcilier la linguistique avec la rhétorique *et*, à terme, la linguistique avec la traductologie.

Tout au long du texte, nous nous efforcerons de montrer qu'une démarche

réellement empirique (fondée sur l'observation et sur l'expérimentation) est nécessaire *et* possible, même dans ces sombres recoins des sciences douces qui abordent les arts de la langue...

## O. PRÉCISIONS SUR LES TERMES ET LES CONCEPTS UTILISÉS

Sans vouloir faire du positivisme logique, nous voulons d'abord, par respect pour le lecteur, donner une idée plus précise de la problématique que nous lui proposons d'aborder, et ébaucher une caractérisation des quelques concepts que nous faisons intervenir dans cette réflexion, tout en précisant la référence conceptuelle des principaux termes utilisés.

Sans trop de réticences, on peut convenir d'appeler « sémantique » la discipline qui étudie scientifiquement et empiriquement la contribution des *unités de langue* à la construction du sens des énoncés et des discours ; nous pourrions ainsi réserver le terme de « pragmatique » à la discipline qui étudie scientifiquement et empiriquement la contribution des *situations* à la construction du sens des énoncés et des discours. On peut représenter le positionnement des deux disciplines au moyen du schéma suivant :

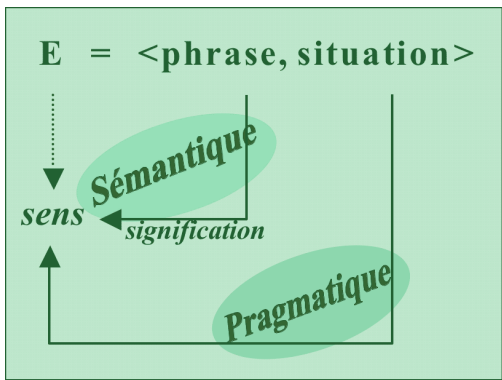


Schéma 1 : ugn'gn'ug'nification

En ce qui concerne le terme « rhétorique », de nombreuses caractérisations ont été fournies, plus ou moins explicitement, dans la littérature et il serait plus difficile de trancher entre les différentes tentatives de définition ; pour n'en mentionner que trois, on peut prendre en considération :

- l'art de bien dire (stoïciens) ; « *bene dicendi scientia* » (Quintilien, néo-stoïciens)
- l'art ou la technique de persuader (sophistes, Aristote) ; par ex. « la faculté de considérer, pour chaque question, ce qui peut être propre à persuader »<sup>2</sup> (Aristote, Rhétorique)

<sup>2</sup> Le texte original dit : « ἔστω δὴ ἡ ῥητορικὴ περὶ δυνάμεις ἕκαστον τοῦ θεωρησῆαι τὸ

- « l'art d'appliquer la raison à l'imagination pour mieux mouvoir la volonté » (Francis Bacon)

Fort heureusement, on peut trouver un point commun à ces trois conceptions et à beaucoup d'autres, même s'il ne s'agit pas d'une définition à proprement parler : toutes admettent que la rhétorique se rapporte à l'action du discours sur les esprits.

Enfin, pour préciser le point de départ d'un autre aspect de notre réflexion, il nous semble utile de revenir sur la position chomskyenne qui consiste à assimiler la maîtrise d'une langue à la capacité de mettre en œuvre une grammaire. Pierre Steiner résume très clairement cette position en commentant *Rules and Representations* (Chomsky 1980) :

« (...) pour Chomsky, connaître une langue revient à « être dans un certain état mental fait d'une structure de règles et de principes ». Cette connaissance est mise en application lorsque nous traitons des informations auditives, par exemple, qui deviennent alors signifiantes. Une fois de plus, le respect ou le suivi de ces règles n'est pas le produit d'un raisonnement conscient, mais relève plutôt de l'organisation générale de l'esprit / cerveau... »

[Steiner (2005, pp. 23-24)]

Pour bien saisir la portée de cette position, il faut tenir compte de cette autre hypothèse, développée dans ce même ouvrage de Chomsky, et résumée dans sa quatrième de couverture :

« Chomsky arrives at his well-known position that there is a universal grammar, structured in the human mind, and common to all human languages<sup>3</sup> ».

## 1. NÉCESSAIRE ÉVOLUTION DE LA CONCEPTION DE LA COMMUNICATION LANGAGIÈRE

Nous avons admis, dans la section précédente, que les unités de langue imposent des contraintes sur la construction du sens des énoncés utilisant ces unités ; admettre ce fait impose d'admettre que le résultat de la communication langagière, sinon son principal but, est la construction, par le destinataire, d'un sens pour chaque énoncé, discours ou texte. La prise en compte de ce lien entre

---

ἐνδεχόμενον πιθανόν. » (Aristote, Rh. 1355b [Rhétorique, livre 1, chapitre 2, section 1]). La traduction française que nous utilisons ici, et qui semble la plus répandue, cadre bien avec les autres définitions que nous avons relevées ; néanmoins d'autres traductions, comme celle de Arnaud Zucker (2010) : « la rhétorique est la faculté de maîtriser intellectuellement ce qui peut être crédible, en fonction de chaque situation », peuvent ne pas coïncider avec cette conception faisant intervenir l'action sur les esprits. Nous n'avons pas les moyens de prendre position, et tenions seulement à signaler cette absence éventuelle d'unanimité...

<sup>3</sup> « Chomsky en vient à sa position bien connue, selon laquelle il y a une grammaire universelle, structurée dans l'esprit humain, et commune à toutes les langues humaines » (Chomsky (1980), quatrième de couverture ; ma traduction).

communication et construction du sens impose, à son tour, que la conception que l'on peut avoir de la sémantique des langues dépende, en partie, de la conception que l'on a de la communication langagière : pour préciser notre réflexion sur les rapports entre sémantique, rhétorique et traduction, il nous sera donc indispensable de faire le point sur la communication langagière.

### 1.1. LES INSUFFISANCES DE LA CONCEPTION CLASSIQUE ('TRANSMISSIONNELLE') DE LA COMMUNICATION LANGAGIÈRE

Nous avons vu que l'étude sémantique du discours ne peut pas s'appuyer sur une conception des langues selon laquelle la compréhension d'un énoncé se limiterait à l'attribution de propriétés à des entités. Nous examinons maintenant d'autres raisons qui font qu'il est nécessaire d'abandonner cette conception 'informationnelle' de la langue : des raisons qui poussent, en amont, à rejeter la conception 'transmissionnelle' de la communication sur laquelle la conception informationnelle de la langue s'appuie. On verra pourquoi il convient de lui substituer une conception 'manipulatoire'<sup>4</sup>, au moins pour ce qui concerne la communication langagière.

La conception 'informationnelle' des langues s'appuie sur une métaphore, décrite par Reddy<sup>5</sup> et longuement illustrée par Johnson et Lakoff<sup>6</sup>, que l'on a souvent appelée « la métaphore du tuyau ». Selon la conception des langues que cette métaphore illustre, le processus de communication relie un sujet parlant (émetteur, E) et un interprète (récepteur, R), de telle sorte que :

- (i) L'émetteur E a, dans l'esprit, quelque chose à dire ;
- (ii) E *code* ce qu'il a à dire en un *message* ;
- (iii) E *transmet* le *message* à travers un canal de communication ;
- (iv) Le récepteur R reçoit le *message* – plus ou moins déformé, en fonction de la qualité de la transmission – et le *décode* ;
- (v) Le résultat du *décodage* constitue l'interprétation que R fait de ce que E a dit : si le *codage*, la *transmission* et le *décodage* sont corrects, R obtient une *reconstruction* de ce que E avait à l'esprit.

Selon cette conception de la communication langagière, une pensée complexe est constituée d'un assemblage de pensées plus simples : l'émetteur qui sait mettre en œuvre les règles de syntaxe d'une langue a donc bien ce qu'il faut pour exprimer ses pensées dans cette langue... L'hypothèse de base (selon laquelle toute pensée est un assemblage de pensées plus simples) est

---

<sup>4</sup>On trouvera un examen plus approfondi de cette question dans Raccah (2008), dont nous résumons ici les principaux résultats.

<sup>5</sup> Reddy (1979).

<sup>6</sup> Johnson et Lakoff (1980).

sans doute inacceptable... (on en verra d'autres !) ; il n'en demeure pas moins que, *avec cette hypothèse ET cette conception de la communication*, la position chomskyenne va de soi...

Mais cette conception de la communication souffre de nombreux défauts, parmi lesquels le fait qu'elle oblige à exclure la rhétorique de la communication langagière : l'effet du discours sur les esprits n'est pas pris en compte dans ce cadre... La rhétorique est donc conçue comme un effet supplémentaire, non essentiel à la communication langagière : une cerise sur le gâteau. On verra que cette position est inacceptable : si gâteau il y a, la rhétorique fait partie intégrante du gâteau...

Selon la plupart des commentateurs et des enseignants universitaires, c'est sur cette métaphore que Roman Jakobson s'appuyait<sup>7</sup> pour exposer sa conception des rapports entre le linguistique et le poétique : une lecture plus attentive montre qu'on doit en fait considérer son travail dans ce domaine comme une manière de tenter de remédier à ceux des défauts de cette métaphore qui lui ont semblé les plus incompatibles avec ses objectifs. Et pourtant, cette conception de la langue est encore enseignée à l'Université, sous le prétexte qu'elle aurait servi de base aux travaux de Jakobson, comme la base indiscutable de toute conception scientifique de la communication langagière.

Dans Raccah (2008), nous avons présenté cette métaphore, de manière quelque peu caricaturale, afin de faire apparaître clairement son inadéquation radicale. Nous y avons montré que :

- (a) Il n'y a pas de *sens* avant l'énonciation
- (b) Il n'y a pas de *codage*
- (c) Il n'y a pas de *transmission de message*
- (d) Il n'y a pas de *décodage*
- (e) Il n'y a pas même de possibilité de comparer les représentations mentales

Nous y proposons ensuite une conception très différente, fondée sur la notion de *manipulation*, dont nous montrons l'adéquation.

Reprenons brièvement les stratégies de ces cinq démonstrations.

- (e) En ce qui concerne la comparaison des représentations mentales, nécessaire pour que l'on puisse parler de reconstruction de ce que E avait à l'esprit, le texte cité montre que la représentation mentale que se fait un individu n'est accessible (dans la meilleure des hypothèses) qu'à lui-même et le seul moyen d'opérer une telle comparaison serait

---

<sup>7</sup> Jakobson (1963), chapitre XI.



donc de faire s'exprimer les deux interlocuteurs pour qu'ils puissent communiquer ce qu'ils croient être leur représentation... Et nous revenons inéluctablement à la difficulté initiale, multipliée par deux : comment l'observateur pourra-t-il savoir que ce qu'il aura interprété correspondra bien à ce que voulait dire chacun des interlocuteurs ?

- (c) La démonstration du point c souligne que, pour qu'il y ait transmission, il faut qu'une entité matérielle passe d'un lieu X1 à un lieu X2, différent de X1, entre le temps t1 et le temps t2. Il en résulte que, si l'on admet que le message est constitué par les paroles que E a prononcées (il s'agit bien d'une entité matérielle : les vibrations de la voix de E), alors, la transmission s'arrête aux oreilles de R. L'idée que la voix de E parviendrait à l'esprit de R est, en effet, totalement indéfendable ; et si, pour la défense du modèle tubulaire, on tentait de réduire l'esprit au cerveau, le problème ne serait pas résolu pour autant : on sait, en effet, que l'effet matériel des vibrations s'arrête à l'oreille interne et que ce qui est transmis au cerveau, c'est un flux produit par l'activité neuronale du récepteur. Il n'y a donc pas de transmission de E vers R, mais une construction faite par R, qui s'appuie sur les stimuli provoqués par l'émission de E.
- (b) et (d) En ce qui concerne le codage et le décodage, cette faiblesse du modèle tubulaire a déjà été remarquée à de nombreuses occasions (et par Jakobson lui-même, qui avait dû introduire les six fonctions, que les enseignants connaissent bien, pour affaiblir l'hypothèse trop forte du codage). Que la critique soit douce, comme celle de Grillo

« ... il [le modèle de Jakobson] présuppose à l'évidence qu'entre le locuteur (destinateur) et l'allocutaire (destinataire), le code et le contexte sont d'emblée communs, sans quoi il devient impossible de penser la compréhension comme le résultat des opérations symétriques et inverses d'encodage et de décodage. Or, une telle situation représente l'exception plutôt que la règle... »

[Grillo (2003)]

qu'elle soit plus virulente, comme celle de Rastier

« La métaphore du codage réduit ainsi la langue à un code et ses signes à de simples signifiants, conformément aux principes du positivisme logique. »

[Rastier (1995)]

ou qu'elle se fonde sur une étude des différences essentielles entre les langues humaines et les langages formels, comme celle que j'ai détaillée dans Raccah (1998a), elle montre que la conception codique des langues réduit les langues humaines à des langages formels, et ne permet pas de rendre compte des phénomènes sémantiques qui constituent les caractéristiques essentielles des langues.

- (a) Enfin, le point (a), le plus inattendu du point de vue du sens commun, et pourtant celui qui convainc le plus (ce qui, bien sûr, ne le rend pas plus ‘vrai’...), est établi, dans Raccah (2008), selon le schéma suivant.
- (i) De très nombreuses raisons épistémologiques, philosophiques et méthodologiques, poussent à éviter de parler d’un sens qui ne soit pas le sens de quelque énoncé, mais qui préexisterait à l’énoncé<sup>8</sup>,
  - (ii) Si les sujets parlants avaient *systématiquement* à l’esprit le sens de ce qu’ils s’apprêtent à dire *avant* de parler, pourquoi se fatigueraient-ils *systématiquement* à se parler à eux-mêmes dès qu’ils sont seuls ? Le fait que, comme l’observation le montre, la plupart des êtres humains, dans la plupart des situations, ‘accèdent’ à leurs pensées au moyen de discours qu’ils se font à eux-mêmes, est un argument fort en faveur de l’hypothèse que la pensée, sous sa forme verbale du moins, ne préexiste pas au discours mais est, au contraire, le résultat de son interprétation.
  - (iii) Ce qui fait que cette position semble s’opposer au sens commun, c’est la confusion que le sens commun fait entre *sens* et *concept*. S’il est difficile, par exemple, d’admettre que les concepts dont un (bon) enseignant veut parler ne lui seraient pas présents à l’esprit avant qu’il parle, il ne s’ensuit pas de cela que le *sens* de ce qu’il va dire, sens à partir duquel il entend faire construire ces concepts par son auditoire, soit, lui, présent à son esprit avant qu’il parle.

La démonstration du point (a) revêt un intérêt particulier pour le projet de ‘*sémantisation*’ d’une partie de la rhétorique, qui constitue l’un des objectifs de cet article : elle permet, en effet, de considérer un aspect important de l’art de la parole comme *constitutif* de la sémantique des langues humaines

« si l’on n’efface pas la distinction conceptuelle entre *concept* et *sens*, on peut alors voir l’*art de la parole* comme consistant précisément à construire et proférer des énoncés qui seront interprétés par les interlocuteurs de telle manière que les processus au moyen desquels ils construiront un sens pour ces énoncés les amèneront, au passage, à ces concepts. Ainsi, la possibilité d’accéder à des concepts sans énonciation ne garantit pas un sens sans énonciation mais offre, au contraire, une raison d’être pour certaines énonciations ».

[Raccah (2008), p. 75]

Le fait que la conception tubulaire de la communication langagière apparaisse, malgré tous ses défauts, comme évidente à la plupart des occidentaux a été souligné dans les travaux de Reddy et de Johnson et Lakoff mentionnés plus haut ; une des raisons qui explique cette impression d’évidence tient au fait que,

<sup>8</sup> Voir, notamment, Raccah (1998a), à ce sujet.

dans la plupart des langues occidentales, les mots et les expressions se référant à la communication langagière présupposent cette conception tubulaire. Mais la croyance populaire, même cristallisée dans plusieurs langues, ne garantit pas la solidité d'une conception scientifique (ou qui se veut telle...) : on l'a vu en de nombreuses occasions à propos de la physique, et nous venons de l'illustrer brièvement à propos de la métaphore du tuyau.

## 1.2. FONDEMENTS D'UNE ALTERNATIVE 'VIABLE' : ON NE *TRANSMET* PAS MAIS ON *MANIPULE*...

Nous avons ainsi examiné la conception, presque toujours implicitement admise, de la communication, selon laquelle celui qui parle aurait accès à un sens, sis dans son esprit, qu'il transmettrait à son auditoire en le codant dans des énoncés d'une langue naturelle. Nous avons vu qu'une telle conception est erronée à plusieurs égards et qu'elle ne rend pas compte, de manière satisfaisante, des faits observables. En particulier, la démonstration (c) écarte la caractéristique (iii) de cette conception implicite, selon laquelle un message serait transmis par le locuteur du simple fait qu'il parle, mais reconnaît que le son, lui, est bien transmis. Il en résulte que, puisque il y a construction d'un sens, et que ce sens n'est donc pas transmis bien que le son le soit, ce son affecte l'interlocuteur de manière à ce qu'il construise le sens en question. Le son étant effectivement produit par le locuteur, il n'est pas abusif de considérer que le locuteur, en parlant, *manipule* son auditoire de manière à obtenir de lui la construction d'un sens. Le terme technique « manipule » ne doit pas être compris ici dans une acception nécessairement péjorative : il y a *manipulation* dans la communication langagière dans le même sens qu'il y a *manipulation* dans une expérience de chimie, le locuteur agissant sur l'auditoire comme le chimiste agit sur les substances étudiées, dans le but d'obtenir un certain résultat<sup>9</sup>. Cette conception *manipulatoire* de la communication langagière souligne un *faire faire*, qui est caractéristique de l'art de la parole, art qui se retrouve dans toute énonciation. Le caractère manipulatoire de l'art de la parole est renforcé par le fait que, comme nous l'avons souligné avec Sylvie Bruxelles, un être humain « ne peut pas faire les efforts nécessaires pour ne pas comprendre un énoncé compréhensible » (Bruxelles *et al.* 1992, p. 61). C'est ainsi, par exemple que :

« [...] l'écrivain ou le poète ne transmet bien évidemment pas ses sentiments (malgré la croyance populaire...), mais il fait construire à ses lecteurs un sens qui, si l'auteur se débrouille bien, engendre chez les lecteurs des sentiments analogues à ceux qu'il voulait qu'ils ressentissent.  
[Raccah (2008), p. 75]

Dans une conception manipulatoire, la rhétorique, pour certains de ses

---

<sup>9</sup> Ce sens technique n'exclut pas, bien entendu, des cas de manipulation au sens habituel...

aspects, passe donc d'un rôle périphérique (qu'on lui reconnaît parfois dans la conception tubulaire) à un rôle central, constitutif de la manière dont les unités de langue instruisent sur le sens à construire.

## 2. MANIPULATION, INSTRUCTIONS ET POINTS DE VUE

Après avoir souligné la filiation entre la conception manipulatoire de la communication langagière et celle qui préside aux *sémantiques instructionnelles*, nous étudions les motivations et les caractéristiques principales d'une des sémantiques instructionnelles, dans laquelle les principales instructions pour construire du sens concernent la manière, subjective mais justement partageable grâce à la langue, de voir, de ressentir, ce dont il est question dans les énoncés : ce que nous appelons « points de vue ». Notre but n'est pas de montrer qu'une sémantique fondée sur le concept de point de vue que nous dessinons est la seule ou même seulement la meilleure possible (même si nous le pensons évidemment...), mais qu'une telle sémantique est simplement *possible*, qu'elle respecte les contraintes dont nous avons vu la nécessité, et qu'elle décrit efficacement les phénomènes essentiels liés à la construction du sens.

### 2.1. INSTRUCTIONS SÉMANTIQUES ET MANIPULATION

Une brève réflexion permet de comprendre que, d'une manière générale, le concept de *manipulation* subsume celui d'*instruction* : les instructions servent à *faire faire*. Mais, en examinant de plus près les caractéristiques des sémantiques instructionnelles, on peut se rendre compte que cette parenté n'est pas seulement un trait général, mais fait réellement partie des spécificités du courant de pensée. En effet, la caractéristique principale des sémantiques instructionnelles est d'opérer une distinction essentielle entre la nature de ce qu'est le sens et la nature de ce qu'est la signification, considérant que cette dernière, attachée à la langue, fait construire, par l'interlocuteur, le sens des énoncés proférés par le locuteur. La 'démétaphorisation' des présentations demande parfois quelques efforts, comme dans le cas que nous citons ci-dessous, mais toutes les présentations insistent sur ce que l'originalité des sémantiques instructionnelles et leur intérêt réside dans le fait qu'elles impliquent un *faire faire*, qui constitue la signification. Ainsi, par exemple, selon Harder (1990), dans les sémantiques instructionnelles,

« the emphasis is on meaning as something the speaker tells the addressee to do. If A (the addressee) does as he is told (follows the instructions), he will work out the interpretation that is the product of an act of communication ».

[Harder (1990), p. 41, cité par Kleiber (1994), p. 17].

Dans cette formulation, l'expression « something the speaker tells the addressee to do » ne peut évidemment pas être prise au pied de la lettre, sous peine de circularité : si l'instruction était *dite*, elle ne constituerait plus la signification

(*meaning*), mais un segment de discours, pour lequel il faudrait, à son tour, caractériser la signification... Une telle interprétation constituerait, de surcroît, un contresens : la sémantique instructionnelle ne propose pas d'identifier la signification à du discours. Par ailleurs, la citation de Harder, prise au pied de la lettre, laisserait entendre que les instructions sont conscientes et exécutées consciemment, ce qui n'est probablement pas ce qu'il voulait suggérer et certainement pas une caractéristique des sémantiques instructionnelles<sup>10</sup>. Il faut donc considérer que la formulation est un peu 'sloppy' et l'interpréter comme faisant allusion à ce *faire faire*, dont il était question plus haut. Ce qui donnerait : « the emphasis is on meaning as something the speaker makes the addressee do ».

Les sémantiques instructionnelles peuvent donc être considérées comme une mise en œuvre, dans le domaine de la sémantique, de la conception manipulatoire de la communication langagière (même si les premières précèdent, historiquement, la dernière).

Une des manières de faire faire quelque chose à quelqu'un est la contrainte physique ; et une hypothèse semblerait pouvoir être défendue, selon laquelle le recours à des instructions serait inutile (et donc nuisible – Occam oblige) : il 'suffirait' d'admettre que les sons des énoncés exercent une contrainte physique sur ceux qui les entendent, et que leur construction de sens serait due à cette contrainte physique. Une fois n'est pas coutume, le bon sens penche du même côté que l'analyse scientifique : cette hypothèse a pu être écartée, non pas parce qu'elle paraît farfelue (la physique, par exemple, nous a montré que c'est loin d'être une bonne raison...) mais parce qu'elle est en contradiction avec les faits observables<sup>11</sup>. Nous avons vu un élément de cette analyse à propos de la réfutation de la caractéristique (iii) de la conception classique ('transmissionnelle') de la communication langagière (*cf.* § 1.1, ci-dessus) : les sons n'agissent que sur les organes sensoriels (en l'occurrence, principalement l'ouïe), lesquels ne sont, incontestablement, pas ce qui construit le sens. Il y a donc un maillon non physique dans la chaîne causale reliant l'énoncé au sens. C'est ce maillon qui est visé par le terme *instruction*, ou encore par le terme *contrainte*, utilisé dans les sémantiques instructionnelles. Pour être plus rigoureux, ce que cette observation implique, c'est qu'il y a un changement de support physique dans la chaîne causale, selon un processus dont les caractéristiques formelles sont illustrés par le schéma suivant :

---

<sup>10</sup> Dans Bruxelles et Raccah (1992), nous montrons que la construction du sens d'un énoncé par un interlocuteur est, en général, irrépressible et inconsciente.

<sup>11</sup> Voir, par exemple, Raccah (2008), pp. 68-71.

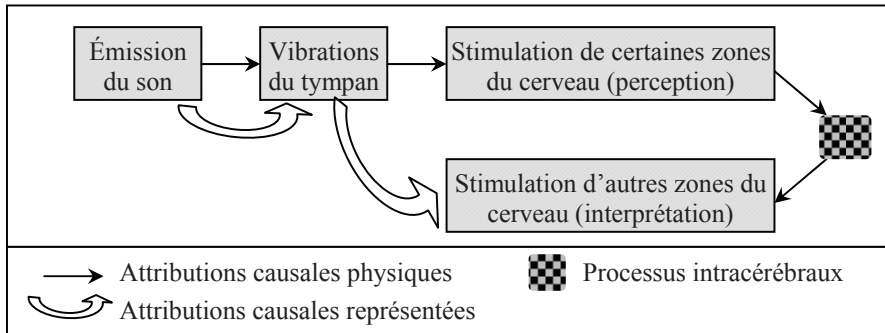


Schéma 2 : Deux attributions causales possibles entre son et construction du sens.  
 "....."Chaîne causale 'physique' et chaîne causale 'populaire'

On peut, à juste titre, se demander comment les segments de discours peuvent constituer des contraintes ou des instructions (non matérielles, donc) pour construire du sens. Une réponse à cette question est proposée par Bakhtine : selon lui, les mots utilisés par les sujets parlants, et par les sujets 'comprenants', renvoient à des utilisations passées, que le sujet a appris à comprendre. Les mots sont *habités* par ces anciennes interprétations :

« Pour la conscience qui vit en lui, le langage n'est pas un système abstrait de formes normatives, mais une opinion multilingue sur le monde. Tous les mots évoquent une profession, un genre, une tendance, un parti, une œuvre précise, un homme précis, une génération, un âge, un jour, une heure. Chaque mot renvoie à un contexte ou à plusieurs, dans lesquels il a vécu son existence socialement sous-tendue. Tous les mots, toutes les formes sont peuplés d'intentions. Le mot a, inévitablement, les harmoniques du contexte (harmoniques des genres, des orientations, des individus)

[Bakhtine (1978), p. 100]

Cette hypothèse, formulée de manière un peu métaphorique par Bakhtine, est néanmoins assez forte pour que l'on puisse tester la conception de la communication langagière qu'elle implique. En effet, l'idée de Bakhtine suggère, entre autres, que les sujets parlants dégagent des sortes de *schémas d'interprétation* à partir des emplois des mots utilisés dans les discours qu'ils comprennent, schémas qu'ils sont en mesure de réutiliser pour la compréhension d'autres discours, en les adaptant aux nouvelles circonstances dans lesquelles ces nouveaux discours sont à comprendre. Ces schémas doivent donc être (i) suffisamment abstraits pour pouvoir être réutilisés dans une infinité de circonstances non déterminées à l'avance, (ii) suffisamment homogènes pour pouvoir être rattachés aux mots, et (iii) suffisamment simples pour pouvoir être mémorisés (car, ne l'oublions pas, n'importe quel être humain mémorise en moins de deux ans l'ensemble des outils linguistiques concernant une très grande partie de sa langue). Cette hypothèse est souvent appelée « hypothèse

polyphonique », en raison d'un des développements que Bakhtine en a faits

Si ces conséquences de l'hypothèse des 'mots habités' n'a pas, à ma connaissance, été testée explicitement en tant que telle<sup>12</sup>, chacun des trois aspects numérotés ci-dessus est accepté plus ou moins implicitement dans la plupart des travaux de psycholinguistique ou de 'linguistique cognitive'<sup>13</sup>. C'est le cas, par exemple, des travaux inspirés des idées de Chomsky, mentionnées ci-dessus, sur l'état mental présidant à la *grammaire universelle*, mais c'est aussi le cas des travaux se réclamant de la 'sémantique cognitive', comme le souligne la note de lecture suivante :

« According to Evans, the conceptual system is analogue with bodily experience, i.e. it consists of stored perceptual and subjective states [...]. This system is specialized for being accessed through the linguistic system. The latter is made up of lexical concepts [(Evan's lexical concept)] [...] which are highly schematic [...], and are associated with a knowledge of which other lexical concepts regularly co-occur with them »  
[Duffley (2009), p. 217-218]

Par ailleurs, sans que cela ne puisse constituer un argument en faveur de l'hypothèse bakhtinienne, il est toutefois intéressant de constater que cette hypothèse constitue une justification importante de l'un des aspects essentiels de la démarche psychanalytique : les sensations accompagnant les événements vécus par un individu durant sa petite enfance (période de l'acquisition du langage) marquent suffisamment les structures non conscientes déterminant l'interprétation, pour qu'elles soient 'récupérables' par le biais de discours produits par cet individu, sous certaines contraintes. Que l'on admette ou non cet aspect de la démarche psychanalytique n'a pas de pertinence pour cette discussion, qui n'en présuppose pas la validité : ce que nous soulignons, c'est que l'hypothèse bakhtinienne du caractère 'habité' des mots *peut* être utilisée pour une justification *a priori* du rôle du langage dans la cure psychanalytique.

Nous reviendrons sur Bakhtine et la polyphonie dans la section consacrée aux outils descriptifs que nous proposons. Les quelques arguments présentés ci-dessus militent en faveur de l'idée selon laquelle les effets des discours sur la construction du sens peuvent être, au moins partiellement, expliqués si l'on admet que les unités, simples et complexes, des langues sont associées à des *schémas abstraits d'interprétation*, que les sujets parlant acquièrent au fur et à mesure qu'ils comprennent de nouveaux discours. Une étude complète exigerait un recensement des arguments, une analyse des objections, leur réfutation éventuelle, l'étude de cas limites, et d'autres ingrédients qu'il ne nous est pas possible d'apporter ici, non seulement à cause de la longueur du texte qui en

<sup>12</sup> Voir, cependant, une réflexion de fond dans Bojilova (2002).

<sup>13</sup> Voir Raccah (2011), pour l'explication des guillemets...

résulterait, ni à cause de la quantité de travail que ce programme requerrait, ni même à cause des limitations de nos capacités, mais aussi et surtout parce que ce travail ne serait pas approprié à nos objectifs : nous ne souhaitons pas prouver ici la validité ni le caractère incontournable de la démarche que nous proposons, mais seulement son intérêt pour la recherche sur la construction du sens, dans un cadre qui vise à s'affranchir des défauts inhérents aux approches simplificatrices que nous avons critiquées. Les quelques arguments que nous avons fournis ne disent rien, explicitement, sur la nature de ces schémas d'interprétation : les différentes spécifications possibles constituent différents embranchements de ce cadre conceptuel. Nous n'envisageons pas de les examiner tous ici, mais de proposer l'un de ces embranchements, sans prétendre montrer qu'il est le seul envisageable, ni même le plus efficace ou le plus adéquat, et de montrer comment ce choix permet de traiter les questions que nous nous sommes posées au début de l'article. Il nous faudra néanmoins montrer que la spécification que nous choisissons pour le schéma d'interprétation satisfait les trois contraintes que nous avons signalées plus haut (abstraction, homogénéité, simplicité) : nous n'insisterons ici que sur le caractère abstrait des spécifications que nous proposerons.

Une part importante des caractéristiques de ces schémas d'interprétation qui constituent les instructions que les mots des langues donnent pour construire le sens des énoncés qui les contiennent a été étudiée par Oswald Ducrot et par les 'ducrotiens' utilisant le cadre général de l'*argumentation dans la langue*<sup>14</sup>. Ducrot a montré, en effet, que les orientations argumentatives des énoncés ne peuvent pas se 'calculer' à partir des informations qu'ils permettent de construire, mais doivent être construites à partir d'instructions spécifiques, inscrites dans la langue et non pas dans le monde dont les discours parlent. Cette facette de la sémantique, mise en lumière par Ducrot, implique donc que la signification des mots contient, pour une part au moins, des instructions permettant de construire et de contraindre les orientations argumentatives des énoncés qui les contiennent. En un certain sens, ces orientations argumentatives peuvent être considérées aussi comme des points de vue sur ce dont le discours parle. Et, puisque les mots et les syntagmes des langues imposent des contraintes sur les points de vue particuliers que tel ou tel énoncé active dans telle ou telle situation, il est utile d'admettre que ce sur quoi ces contraintes portent, en langue, sont des entités abstraites, s'instanciant en points de vue particuliers dans des situations particulières. Ces entités abstraites peuvent, sans risque de confusion, être appelées, elles aussi, « points de vue » : en effet, elles sont à l'origine des points de vue particuliers et ne coexistent jamais avec eux (les une

---

<sup>14</sup> Voir, par exemple, Ducrot (1973), (1980), Ducrot *et al.* (1980), pour les premiers travaux.



relevant de la langue, les autres du discours).

D'un autre... point de vue, nous avons souligné plus haut, en reprenant Bakhtine, que les entités abstraites qui font construire le sens des énoncés « habitent » les mots d'anciens discours déjà interprétés ; ces voix qui parlent dans la langue constituent une manière de voir, que ces anciens discours imposent aux nouveaux.

En combinant ces deux approches, et en admettant que les points de vue abstraits qui président aux orientations argumentatives sont partiellement déterminés par la manière dont des énoncés plus anciens ont été compris, on construit un concept de *point de vue* abstrait, compatible avec les observations bakhtinienne et ducrotienne. Ce concept de point de vue est ainsi indirectement relié à l'histoire individuelle de l'acquisition des propriétés sémantiques par les sujets parlants : la compétence argumentative d'un individu évolue au fur et à mesure de son exposition à de nouveaux discours et aux sens qu'il construit pour eux. Par ailleurs, et on ne s'en étonnera pas, même pour des langues proches, les points de vue associés à deux mots apparemment voisins n'ont aucune raison d'être les mêmes<sup>15</sup> : ces différences de points de vue permettent de rendre compte d'une partie des difficultés de traduction, restées sans explications dans les cadres théoriques ne faisant intervenir ni les points de vue ni les orientations argumentatives<sup>16</sup>.

Ainsi, la *Sémantique des Points de Vue* vise à construire un système de description des phénomènes sémantiques, qui rende compte du caractère manipulateur de l'usage de la langue, en utilisant le concept de *point de vue* (ou encore *point de vue abstrait*), dont nous avons vu qu'il s'appuie sur l'hypothèse polyphonique, proposée par Bakhtine, et sur l'hypothèse argumentationnelle, proposée par Ducrot. Plus précisément, pour les aspects polyphoniques, nous utilisons l'adaptation à la sémantique proposée par Ducrot (1996) ; pour les aspects argumentatifs, nous utilisons la *théorie des topoi* proposée par Oswald Ducrot<sup>17</sup>, adaptée au lexique par nous-même (Raccah (1987)), et plus particulièrement, le modèle des champs topiques lexicaux, que nous avons proposé, au départ, dans le cadre de l'Argumentation dans la Langue (Raccah (1990)), et que nous avons étendu depuis (Raccah (2005)).

Ces outils, ainsi que leur intégration dans la SPV ont été décrits dans Raccah (2010). Le lecteur pourra s'y référer, notamment, pour voir comment le modèle obtenu permet de décrire scientifiquement les phénomènes de construction du

---

<sup>15</sup> Voir, par exemple, Raccah (1998b) pour une description contrastive de *fr*-« riche » et de *esp*-« rico ».

<sup>16</sup> On trouvera de nombreux exemples dans Tricás (1995).

<sup>17</sup> Voir, par exemple, Ducrot (1988).

sens, en se fondant sur l'observation empirique et en respectant le rôle de la rhétorique à l'intérieur de la sémantique.

### 3. DESCRIPTION SÉMANTIQUE ET CONTRAINTES SUR LES POINTS DE VUE

Nous avons situé la SPV dans le cadre des sémantiques instructionnelles, à propos desquelles, nous avons montré qu'elles peuvent être considérées comme une application à la sémantique d'une conception manipulatoire de la communication humaine. Nous avons vu que ce type de sémantique, prenant au sérieux la nécessité de justifier l'accès aux observables et les attributions causales que leur description postule, permet de concevoir des expériences destinées à tester la manière dont les hypothèses théoriques rendent compte des faits, mais aussi, des expérimentations destinées à tester les hypothèses descriptives préalables à l'application des modèles, celles qui permettent de construire les faits eux-mêmes. Les *sémantiques instructionnelles* sont caractérisées par les propositions suivantes :

- Comprendre un énoncé, c'est construire un sens, en situation, pour cet énoncé
- Les unités de langue (phrases, syntagmes, mots)<sup>18</sup> participent à la détermination de ce sens construit
- Les éléments de la situation perçue ou imaginée par l'interlocuteur y participent également
- Les mots de la langue, que le locuteur choisit d'utiliser pour son énoncé, indiquent à l'interlocuteur comment il est censé utiliser les éléments de sa conception de la situation pour construire le sens de l'énoncé
- Ces indications, qui se propagent des mots aux syntagmes et aux phrases, et contraignent la construction du sens des énoncés, peuvent être conçues comme des instructions : elles constituent la valeur sémantique des unités de langue : leur signification

Ainsi, si on renonce à assimiler la description sémantique à la spécification des entités du monde auxquelles les mots renverraient, on est immédiatement amené à considérer que les discours et les textes servent d'abord à manipuler et, par conséquent, qu'une partie au moins de la rhétorique (dans toutes les acceptions du mot) relève de la sémantique<sup>19</sup>.

---

<sup>18</sup> Notre position n'exclut pas la possibilité pour des unités de langue inférieures au mot (morphèmes, phonèmes) de contraindre les points de vue : nous n'en parlons pas ici parce que nous n'y avons pas (encore) travaillé suffisamment...

<sup>19</sup> Une partie seulement : il y a très probablement des faits de rhétorique qui ne relèvent pas de la description sémantique, comme le lecteur pourra le constater à la lecture de plusieurs des articles rassemblés dans ce numéro.

Si, dans les cinq caractéristiques énoncées ci-dessus, on remplace « sens de l'énoncé » par « ensemble de points de vue évoqués par l'énoncé », on obtient une caractérisation satisfaisante de la SPV.

Du point de vue des sémantiques instructionnelles, et donc aussi de la SPV, la description d'une langue est :

- d'une part, *indépendante des énoncés et des discours* (puisqu'elle consiste en contraintes imposées par les langues [les instructions, les contraintes])
- d'autre part, *dépendante des langues* (ces contraintes n'ont aucune raison d'être les mêmes pour des langues différentes) et,
- et enfin, *fondée empiriquement* (puisqu'elle est basée sur l'observation des énoncés et des discours)

### 3.1. FONCTIONNEMENT GÉNÉRAL DE LA DESCRIPTION SÉMANTIQUE DANS LA SPV

Une argumentation vise à faire adopter un point de vue tout en supposant admis d'autres points de vue : la *SPV* propose de décrire dans un système unifié *et* les orientations argumentatives *et* les points de vue, ce qui permet de formuler, de manière homogène, les contraintes que les unités linguistiques imposent aux points de vue visés par les énoncés, mais aussi aux points de vue supposés par ces énoncés. Il faut en effet distinguer les points de vue *nécessaires* à la compréhension des points de vue que cette compréhension permet d'*obtenir* : les premiers constituent ce que nous avons appelé les 'présupposés argumentatifs', alors que les seconds *résultent* de l'interprétation. Nous allons entrevoir l'intérêt de cette distinction au paragraphe 3.2. Reprenant la stratégie de présentation de Raccah (2010), nous distinguons

- les contraintes sur les relations entre points de vue, portées principalement par les articulateurs (opérateurs ou connecteurs) ; et
- les contraintes sur la nature des points de vue, portées principalement par les mots 'ordinaires' du lexique.

Et dans cette dernière catégorie, nous distinguons

- les contraintes évaluatives élémentaires, portées par certains mots (les 'euphoriques' et les 'dysphoriques')<sup>20</sup> ; et

---

<sup>20</sup> Les contraintes lexicales sur les points de vue qui sont les plus faciles à observer proviennent de ces mots *euphoriques* et *dysphoriques* : il s'agit de jugements de valeur directement associés à ces mots, indépendamment des situations d'emploi du mot. Ainsi, par exemple, le mot français « malhonnête » a ceci de particulier que, lorsqu'il qualifie une personne, il indique que le locuteur de tout énoncé d'une phrase le contenant se présente comme portant un jugement négatif sur la personne qualifiée. Il est remarquable que, même dans une conversation entre malfaiteurs, le mot « malhonnête » ne peut pas évoquer un jugement positif (sauf à provoquer un effet comique).

- les contraintes évaluatives constituées d'une chaîne de points de vue, contraintes que nous avons appelées 'mini-programmes' et qui sont portées par la plupart des mots et des syntagmes de chaque langue.

Pour chacune de ces contraintes, il faut en outre prendre en compte son statut *posé* ou *présupposé* : tel point de vue, telle relation entre points de vue, telle évaluation, est-elle présentée par le locuteur comme ce que son discours défend, ou est-elle présentée comme quelque chose que les destinataires sont censés admettre avant même le discours du locuteur ?

### 3.2. CALCUL DE LA FORCE IDÉOLOGIQUE

Une des utilisations des caractéristiques que nous venons de voir, concernant le modèle de la SPV, consiste à élaborer des moyens pour 'calculer' la *force idéologique* des mots-de-discours : en combinant les contraintes imposées par les articulateurs avec celles imposées par d'autres mots, comme, par exemple, les *euphoriques* / *dysphoriques* on peut déterminer, par un calcul précis, les points de vue implicites qu'il est nécessaire d'attribuer aux autres mots-de-discours utilisés dans l'énoncé observé, pour que ce dernier soit compréhensible. Un examen rapide de l'exemple anglais suivant suffira à montrer et la manière de procéder et l'efficacité de la méthode. Pour qu'il soit possible de comprendre un énoncé de la phrase (1)

(1) John is a republican but he is honest

'il est nécessaire de considérer que le point de vue évoqué par "republican" est opposé au point de vue évoqué par "honest" (première contrainte appartenant à la description de « mais! , ici, applicable sans changement à la description de « but »). Or, « honest » est un *euphorique* de la langue anglaise, c'est-à-dire qu'il évoque, en toute situation, un point de vue positif : il en résulte que le mot-de-discours « republican » dans les énoncés de (1) évoque nécessairement un point de vue négatif. (1) trahit ainsi l'idéologie de ses locuteurs : nous allons voir, maintenant que la généralisation doit s'arrêter là, sans que l'on puisse en inférer quoi que ce soit concernant le mot-de-phrase « republican ». En effet, employé dans une autre phrase compréhensible, « republican » pourra aussi évoquer un point de vue positif (par exemple, en remplaçant, dans (1), « honest » par « dishonest ») : il en résulte que la propriété mise à jour par l'analyse n'est pas une propriété du mot anglais « republican », mais seulement de l'idéologie dans le cadre de laquelle ce mot a été utilisé.

Néanmoins, dans la perspective de la SPV, la description des articulateurs, outre son intérêt propre, et outre son intérêt pour l'analyse des idéologies trahies par les discours, fournit aussi des outils pour décrire les autres mots-de-langue : il s'agit de passer du calcul de la force idéologique des mots-de-discours utilisés dans les énoncés observés à celui de la force idéologique des mots-de-langue

correspondants.

Cet aspect du pouvoir descriptif de la SPV a ainsi permis de rendre compte de différences contrastives dans la sémantique de mots ‘analogues’ dans des langues ‘proches’<sup>21</sup>

Les différents types de contraintes sont formulées de manière unifiée dans le modèle topique de la SPV<sup>22</sup>. Les points de vue que ces mots-de-langue suggèrent s’expriment par des *champs topiques lexicaux*<sup>23</sup>, qui ont la particularité de permettre de décrire un point de vue sur une entité au moyen de points de vue sur d’autres entités.

Un *champ topique* est caractérisé par une règle d’inférence graduelle, appelée *topos*. Un *topos* est une catégorie de *garants d’argumentation*, indiquant la prise en compte d’une corrélation entre deux entités<sup>24</sup>. La rhétorique a montré que ces *garants* sont présentés par les locuteurs comme généraux et partagés par l’ensemble de la communauté linguistique (*intersubjectivité*). Ces caractéristiques se répercutent sur les *topoi*, qui sont donc, eux aussi, présentés comme généraux et comme partagés. Étant une *catégorie* de *garants*, le *topos* a, en outre, une structure graduelle.

La prise en compte de la corrélation entre les deux entités est *discursive* : rien n’empêche un locuteur d’admettre un *topos* dans un discours et d’admettre le *topos* contraire dans un autre. Néanmoins, l’hypothèse des *champs topiques lexicaux* suppose que chaque langue impose des points de vue de départ en ‘choisissant’ certains *topoi* pour les cristalliser dans ses mots, sous forme de *champs topiques*. Les *topoi* discursifs sont alors contraints par ces *champs topiques lexicaux*, sans, pour autant, être totalement déterminés par eux.

Ainsi, nous avons vu qu’il était nécessaire et possible de renoncer à une conception caricaturale de la communication langagière, utilisée – souvent implicitement – dans la plupart des travaux de sciences du langage et de rhétorique, sous le prétexte qu’on n’aurait pas trouvé mieux : les discours (les textes) ne transmettent pas du sens mais manipulent les auditeurs (les lecteurs) pour tenter de leur faire construire le sens que leur auteur souhaite leur faire construire. Nous avons vu qu’on pouvait ainsi se passer d’une conception logiciste du sens sans, pour autant, tomber dans le psychologisme : pour cesser d’assimiler le sens à la référence et la signification aux concepts (gommant ainsi toute la problématique de la traductologie...), il suffit de considérer la

---

<sup>21</sup> Voir, par exemple, Raccah (1998b), qui propose une description contrastive de *esp*-« rico » et *fr*-« riche », rendant compte de leurs différences dans certains emplois.

<sup>22</sup> Voir Raccah (2010).

<sup>23</sup> Voir une définition technique dans Raccah (1990). Voir aussi Bruxelles *et al* (1995), pour l’utilisation de ces outils conceptuels dans le cadre de l’*Argumentation dans la Langue*.

<sup>24</sup> Voir Ducrot (1988) pour une présentation détaillée.

signification d'une unité de langue humaine comme un ensemble de contraintes instruisant sur la manière de construire des points de vue. Ce léger déplacement, on n'a pu qu'apercevoir comment, évite à la linguistique de dire des absurdités sur la traduction et, d'autre part, permet de réintroduire une part importante de rhétorique au cœur même de la sémantique.

Et, si la grammaire comporte des instructions sur les points de vue, l'idée chomskyenne, selon laquelle la maîtrise d'une langue équivaut à la capacité de mettre en œuvre une grammaire, peut être réhabilitée : dépouillée de l'idéologie dans laquelle elle était formulée, elle ne réduit plus les langues humaines à des langages logico-conceptuels ; elle n'oblige plus à considérer qu'une 'bonne' traduction d'un texte ou d'un discours doit 'dire la même chose' que le texte ou le discours original ; et, en raison de la finesse des descriptions contrastive qu'elle autorise, une grammaire comportant des instructions sur les points de vue permet de se poser des questions relatives à la *proximité rhétorique* de deux langues, dans le cadre même d'une étude de sémantique contrastive.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAKHTINE / Voloshinov (1929/1977). Voir Voloshinov, V.N. (1929).
- BAKHTINE Mikhail Mikhaïlovitch (1929). *Problemy tvorchestva Dostoievskogo*. Leningrad 1929. 2<sup>ème</sup> ed. rev. *Probemy poetiki Dostoievskogo*. Moscou, 1963. Trad. de Kolitcheff, Isabelle. *La Poétique de Dostoievski*. Paris Le Seuil, 1970 ; 1998.
- BAKHTINE Mikhail Mikhaïlovitch (1978) [édition posthume, en français]. Du discours romanesque, traduit par Daria Olivier, in *Esthétique et théorie du roman*, p. 83-233. Paris : Gallimard.
- BOJILOVA Lilia (2002). *Dialogisme et argumentation : les mots sont-ils « habités » de topoi ?* Mémoire de DEA, soutenu à l'Université de Paris 3.
- BRUXELLES Sylvie et Pierre-Yves RACCAH (1992). Argumentation et sémantique : le parti-pris du lexique. In : *Enonciation et parti pris*. Walter de Mulder, Frank Schuerewegen et Liliane Tasmowski. - Amsterdam : Rodopi, 1992.
- BRUXELLES Sylvie, DUCROT Oswald, RACCAH Pierre-Yves (1995). Argumentation and the lexical topical fields. *Journal of Pragmatics*, 24:1/2, 99-114.
- DUCROT Oswald (1973). *La preuve et le dire*, Paris : Mame.
- DUCROT Oswald (1980). *Les Échelles argumentatives*, Paris : Éd. de Minuit.
- DUCROT Oswald (1988). Topoi et formes topiques, *Bulletin d'études de linguistique française*, vol. 22, Tokyo
- DUCROT Oswald (1996). *Slovenian Lectures / Conférences slovènes*. ISH, Ljubljana. (Texte français accompagné d'une traduction anglaise par Sebastian McEvoy).
- DUCROT Oswald et al. (1980) : *Les Mots du discours*, Paris : Éditions de Minuit
- DUFFLEY Patrick J. (2009). Review of: Vyvyan E<sup>VANS</sup>: *How Words Mean. Lexical Concepts, Cognitive Models and Meaning Construction*. Oxford: Oxford University Press, 377 p. *Cognitive Linguistics*, 23-1 (2012), 217-249.
- FORGET Danielle (2003). Les nouveaux paradigmes de l'identité et la littérature migrante au Québec. In Pierre Ouellet (ed.), *Le Soi et l'Autre. L'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*, Presses de l'Université Laval.
- GRILLO Éric (2003). Parler la même langue. *MAG Philo*, revue électronique  
 """"""(http://www.cndp.fr/magphilo/philo09/parler.htm), N° 9 : *Langage*, 2003-2004.
- J CTF GT "Rgvgt"\*3; ; 2-0Vj g'Rtci o cvku'cpf "Ugo cpku'qh'Tghgt gpeg0Eqr gpj ci gp  
 """"""Uwf lgu'lp"Npci wci g."35."63/9: "
- JAKOBSON Roman (1963). *Essais de linguistique générale*. Paris : Minuit.
- JOHNSON Mark et George LAKOFF (1980). *Metaphors we live by*. University of Chicago Press.
- KLEIBER Georges (1994). Contexte, interprétation et mémoire : approche standard vs approche cognitive. *Langue française* 103, 9-22
- RACCAH Pierre-Yves (1987). Modelling argumentation and modelling *with* argumentation, *Argumentation* 4, 447-483, Bruxelles (1990).

- RACCAH Pierre-Yves (1990). Signification, sens et connaissance: une approche topique. *Cahiers de Linguistique Française*, 11, 179-198.
- RACCAH Pierre-Yves (1998a). L'argumentation sans la preuve : prendre son biais dans la langue. *Cognition et Interaction* vol.2, n° 1-2
- RACCAH Pierre-Yves (1998b). Por qué los bebés españoles son más ricos que los bebés franceses. *Quaderns de filologia. Estudis linguistics, IV: Pragmàtica Intercultural*, 1-17.
- RACCAH Pierre-Yves (2005). La pista de los puntos de vista: teoría, descripciones y pruebas en semántica. *Letras de Hoje* 139 : 23-50. Mars 2005.
- RACCAH Pierre-Yves (2008). Contraintes linguistiques et compréhension des énoncés : la langue comme outil de manipulation. In *Entretiens d'orthophonie*, pp. 61-90 ; Paris, Expansion Formation et Éditions.
- RACCAH Pierre-Yves (2010). Racines lexicales de l'argumentation : la cristallisation des points de vue dans les mots. *Verbum* 32 : 1, N° spécial dirigé par Marianne Doury *L'inscription langagière de l'argumentation*, 119-141.
- RACCAH Pierre-Yves (2011). Linguistique critique : une exploration cognitive... *Intellectica* 56. Numéro spécial dirigé par Jean-Baptiste Guignard *Linguistique cognitive : une exploration critique*, 305-314.
- RASTIER François (1995). Communication ou transmission ? Césure, n° 8, 1995, pp. 151-195.
- REDDY Michael J. (1979). The conduit metaphor - A case of frame conflict in our language about language. In Ortony, Andrew: *Metaphor and thought*. Cambridge University Press, pp. 284-324.
- STEINER Pierre (2005). Introduction : cognitivisme et sciences cognitives. *Labyrinthe* 20 : *La cognition* (dossier), 13-39.
- STOLTZ Claire (2002). Site internet de *Fabula*. <http://www.fabula.org/atelier.php?Polyphonie>. Lien interne : < dialogisme >
- TRICÁS PRECKLER Mercedes (1995). *Manual de traducción*. Barcelona : Gedisa.
- VOLOSHINOV Valentin Nikolaevich (1929). *Марксизм и философия языка* [Le marxisme et la philosophie du langage], Leningrad : Priboj. 2<sup>ème</sup> édition : 1930. Traduction française, sous le nom de Mikhaïl Bakhtine (V.N. Volochinov) : *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris : Ed. de Minuit, 1977.
- ZUCKER Arnaud (2010). Une rhétorique épistémologique ? Paradoxes théoriques et pratique problématique chez Aristote. *Noesis* 15 : 13-44.